

## CHAPITRE IV

### L'ART D'ÊTRE LOUFOQUE

Je m'acquitte ici de la partie la plus sombre et de la plus difficile de ma tâche ; peindre cette période de la jeunesse pleine de doute, de morbidité, de tentations, et qui, bien que surtout subjective en ce qui me concerne, a laissé dans mon esprit, pour la vie entière, la certitude de la réalité objective du péché. Avant de traiter le sujet en détail, une explication sur un point, en guise de préface, me paraît nécessaire. En matière de religion, j'ai été souvent mêlé à des controverses relatives à des problèmes qui étaient plutôt des défis ; j'ai finalement adopté une position qui, aux yeux de beaucoup, est elle-même une provocation. En devenant chrétien, un chrétien orthodoxe, et finalement un catholique, dans le sens de catholique romain, j'ai peiné ceux qui me voulaient du bien et beaucoup de gens sages et prudents, par une ligne de conduite qu'ils jugeaient téméraire. Or, sur la plupart des questions sur lesquelles on m'a surtout désapprouvé, je ne suis nullement honteux de moi-même. En tant qu'apologiste, je suis tout le contraire d'un homme qui s'excuse<sup>1</sup>. Dans la mesure où un homme peut être fier d'une religion qui a ses racines mêmes dans l'humilité, je suis très fier de ma religion ; je suis fier surtout de ces domaines de ma religion qui sont le plus communément appelés les superstitions. Je suis fier d'être enchaîné par des dogmes anciens, ou, comme le répètent avec tant de pertinence mes amis les journalistes, d'être l'esclave de croyances défuntées ; car je sais que ce sont les croyances hérétiques qui sont mortes, et que le dogme

1. Jeu de mots : *to apologize* veut dire : s'excuser.

raisonnable seul vit assez longtemps pour être appelé ancien. Je suis fier de ce que les gens nomment les artifices du prêtre ; attendu que ce terme occasionnel de mépris ménage la vérité médiévale qu'un prêtre, comme tout autre homme, devrait être vraiment un artisan. Je suis très fier de ce que les gens appellent l'idolâtrie de la Vierge ; parce que c'est elle qui introduisit dans la religion, aux âges les plus sombres, cet élément de chevalerie qu'on est en train aujourd'hui d'admettre, bien tardivement, et bien mal, sous la forme du féminisme. Je suis très fier d'être orthodoxe en ce qui concerne les mystères de la Trinité ou de la Sainte Messe ; je suis fier de croire au confessionnal ; je suis fier de croire à la Papauté.

Mais je ne suis pas fier de croire au diable. Pour parler plus exactement, je ne suis pas fier de connaître le diable. C'est par ma faute que je fis sa connaissance et entretins cette connaissance par des voies qui, si elles avaient été suivies plus longtemps, eussent pu me conduire à adorer le diable, ou le diable sait quoi. Du moins n'y a-t-il dans cette doctrine, mêlée à ma connaissance, aucune ombre de contentement de soi, pas plus que de déception sur moi-même. Sur ce point-là, un homme peut bien n'avoir intellectuellement raison qu'en ayant moralement tort. Je ne suis nullement impressionné par les apparences et les grâces morales des sceptiques sur la plupart des autres sujets. Je ne suis pas trop épouvanté par le jeune monsieur qui dit qu'il ne peut accepter de soumettre son intelligence à un dogme ; car je me demande s'il a été jusqu'à faire usage de son intelligence au point de définir ce que c'est que le dogme. Je ne suis pas très sérieusement impressionné par ceux-là mêmes qui appellent la confession une lâcheté ; car je me demande sérieusement si eux-mêmes auraient le courage de passer par l'épreuve de la confession. Mais, quand ils disent : « Le mal n'est que relatif ; le péché n'est que négatif ; il n'y a pas de méchanceté positive ; le mal, c'est seulement l'absence de bonté positive », alors je sais qu'ils ne disent des choses absurdes et creuses que parce qu'ils sont bien meilleurs que je suis ; que parce qu'ils sont plus innocents et plus normaux, et pour tout dire plus près de Dieu.

Ce que je puis appeler ma période de folie coïncida avec une période de laisser-aller et d'oisiveté ; une période où il m'était impossible de m'attacher à n'importe quel travail régulier. J'errais parmi des tas de choses ; dont quelques-unes peuvent bien n'avoir pas été sans relation avec la psychologie de mon cas. Je ne voudrais pas un instant suggérer

qu'elles en furent la cause et, beaucoup moins encore, les tenir pour une excuse ; mais c'est un fait contributoire que, parmi mes errements dans cette trouble période, je m'égarai dans le spiritisme sans même avoir décidé d'être spirite. En fait, je l'étais, mais d'une manière plutôt inusitée ; non seulement détaché, mais indifférent. Mon frère et moi avions l'habitude de faire marcher la planchette, ce que les Américains appellent le « ouija » ; mais je crois bien que nous étions parmi les rares adeptes qui jouassent le jeu pour l'unique plaisir de jouer. Je ne voudrais pas, toutefois, repousser la suggestion qu'on a faite quand on a dit que nous jouions avec le feu, ou même avec le feu d'enfer. Dans les mots qui furent écrits pour nous par la planchette, il n'y eut rien de manifestement dégradant ; mais le fait est qu'un certain nombre furent nettement décevants. J'en ai vu bien assez pour pouvoir témoigner, avec une certitude entière, qu'il se produit en effet quelque chose qui n'est pas naturel, dans le sens ordinaire du mot, ou qui est le produit de la volonté humaine, normale et consciente. Le phénomène est-il le résultat de quelque force subconsciente, mais encore humaine, ou le fait de quelque pouvoir, qui est bon ou mauvais, ou indifférent, mais extérieur à l'humanité ? Je ne voudrais pas tenter d'en décider. La seule chose que je dirai avec certitude, sur ce pouvoir invisible et mystique, c'est qu'il ment. Mensonges qui peuvent être des blagues, des pièges, des leurres pour l'âme en péril, ou qui peuvent être mille autres choses ; mais quoi qu'ils soient, ce ne sont pas des vérités sur l'autre monde ; ni davantage, tout compte fait, sur le monde où nous sommes.

J'en donnerai un ou deux exemples. Nous demandâmes un jour à la planchette, en procédant de notre manière habituelle, c'est-à-dire sans but bien précis, quel conseil elle donnerait à une personne de nos connaissances, membre du Parlement, d'esprit positif, mais plutôt terne, et qui faisait malheureusement autorité en matière d'enseignement. Avec une promptitude qui tenait de l'effronterie (à cette période déjà tardive de nos expériences, elle était toujours très prompte, sinon toujours très claire), la planchette répondit par ces simples mots : « Qu'il demande le divorce ». La femme du politicien était à ce point respectable, et j'ajoute, tellement laide, que la matière d'une aventure scandaleuse semblait ici faire défaut. Nous nous enquîmes donc gravement auprès de notre esprit familier, le priant de nous expliquer ce que diable il voulait dire ; ce qui était bien de circonstance. Le résultat fut plutôt

bizarre. Le « ouija » traça très rapidement un mot immensément, incroyablement long, qui fut d'abord parfaitement illisible. Il l'écrivit encore une fois ; il l'écrivit quatre ou cinq fois ; il était évident que le mot était toujours le même ; pour finir, il apparut avec certitude que le mot commençait par les trois lettres « ORR ». Je déclarai que tout cela était absurde, qu'il n'y avait pas de mot dans la langue anglaise qui commençât par « ORR » ; sans même parler de la longueur. Pour finir, la planchette s'y reprit de nouveau et écrivit le mot clairement ; et c'était : « ORRIBLEREVELATIONDANSLAAUTESOCIETE ».<sup>2</sup>

Si c'était notre subconscient qui parlait, au moins notre subconscience avait-elle le sens de l'humour. Mais que ce fût plutôt notre subconscient que notre conscient (à moins que ce fût quelque chose qui n'était ni l'un ni l'autre) me semble démontré par le fait concret que nous continuions à chercher quel était le mot tandis que le « ouija » l'écrivait coup sur coup, et que nous n'eûmes pas un instant, avant la révélation finale, la moindre idée de ce que c'était. Je pense qu'aucune des personnes qui nous ont connu, mon frère et moi, ne peut nous croire capables de nous mystifier l'un l'autre aussi longtemps, ni aussi gravement, ni aussi nettement. Nous aussi, comme notre subconscient, nous avons le sens de l'humour. Mais des exemples de cette sorte me remplissent d'étonnement, et aussi d'une légère inquiétude, quand je considère le nombre de gens qui semblent prendre au sérieux les communications des esprits et fonder là-dessus des religions, des philosophies morales. Il y aurait eu, en effet, quelque « horrible révélation » dans « la aute », et quelque « horrible révélation » sur notre propre état mental et sur notre conduite morale, si nous nous étions rendus sur l'heure chez le membre du parlement, porteurs, dans ce langage roturier, de notre petit message provenant des sphères supérieures.

Autre exemple dans le même sens. Mon père, qui était présent tandis que mon frère et moi nous livrions à ces folies, eut la curiosité de savoir si l'oracle pouvait répondre exactement à une question précise sur un fait qu'il était seul à connaître, et que nous ignorions. Il demanda donc quel était le nom de jeune fille de la femme d'un

2. L'esprit néglige d'aspirer les H et révèle ainsi son origine roturière (voir note 15, chap. I).

de mes oncles, qui vivait dans un lieu éloigné (il s'agissait d'une dame que les jeunes gens de notre génération n'avaient pas connue). Avec la fulgurante décision de l'infailibilité, la plume de l'esprit répondit : « Manning ». Avec une décision non moins prompte, mon père répondit : « Absurde ! » Nous reprochâmes alors à notre génie tutélaire son lamentable romanesque, et sa hâte plus lamentable encore. L'esprit, décidément jamais battu, fournit comme un défi cette explication : « Mariée antérieurement ! » Et à qui, demandâmes-nous très sérieusement, notre tante lointaine, mais respectée, avait-elle été mariée auparavant ? L'instrument inspiré répondit sur-le-champ : « Au Cardinal Manning !<sup>3</sup> »

Je m'arrête un instant ici pour demander ce qui serait advenu de moi et de tout mon cercle social, et quel eût été pour finir l'état de mon esprit ou ma conception générale du monde dans lequel je vivais, si j'avais pris ces révélations des esprits comme certains spiritualistes paraissent prendre celles qu'ils reçoivent : je veux dire : au sérieux. Que ces choses soient les jeux de quelque esprit espiègle ou frappeur, les contractions de quelque sens subliminal, ou encore la raillerie de quelque esprit malin, qu'elles soient n'importe quoi, il est évident qu'elles ne sont pas sûres, dans le sens de : « dignes de foi ». Quiconque s'y serait fié comme à des choses sûres aurait fini par atterrir non loin d'un asile d'aliénés. Or, quand on en vient à choisir une philosophie parmi toutes les sectes et toutes les écoles du monde moderne, il est à peine possible de ne pas tenir compte de ces faits-là. Chose curieuse, comme je l'ai déjà rapporté, le Cardinal Manning s'était trouvé sur mon chemin dès mon enfance, comme une sorte d'hallucination flamboyante. Le portrait du Cardinal Manning est aujourd'hui pendu au bout de la pièce où je travaille, symbole d'un état spirituel que beaucoup appelleraient ma seconde enfance. Mais n'importe qui admettrait que ces deux états d'enfance sont en somme plus sains que n'eût été ma condition si je m'étais mis à approfondir l'affaire de la Faute du Cardinal, en fouillant dans le lointain passé de ma tante des Colonies.

Mais les conseils d'esprits plus sages ou, qui sait ? plus élevés dans l'au-delà ne me rendirent pas insensé à ce point. Je me suis parfois figuré, depuis lors, que la pratique du « ouija », de la vraie psychologie

3. Voir note 18, chap. II.

de laquelle nous savons si peu de chose, peut fort bien avoir contribué à créer chez moi cet état de trouble, et même de morbidité, cet état d'indolence et de rêverie par où je passai dans ce temps-là. Je ne voudrais dogmatiser ni dans un sens, ni dans l'autre ; peut-être mon état ne dut-il rien à la consultation de la planchette ; peut-être tous ces phénomènes observés chez moi furent-ils purement mécaniques ou accidentels. C'est possible. Je quitterai donc la planchette sur un plaisant adieu, en lui accordant le bénéfice du doute ; j'accorde qu'elle peut avoir été une blague, un caprice, une fée, n'importe quoi, pourvu qu'il soit bien entendu que je ne voudrais plus y toucher, même de loin, même du bout d'une gaffe. Il est d'autres aspects des recherches psychiques, en relation avec des choses où ma responsabilité se trouve beaucoup plus engagée, et où une gaffe eût été bien utile ; mais autant quitter ici la trace de mes relations, banales et purement accidentelles, avec les sciences occultes, puisqu'il n'y aura pas lieu d'y revenir ; et puisque je n'ai point l'intention d'en juger d'après de si frivoles expériences. Cet intérêt croissant pour le surnaturel a continué à se répandre et à se fortifier pendant tout le cours de ma vie. Ma vie couvre, en effet, exactement la période du changement réel ; changement dont ne se rendent pas compte ceux qui ne se sont occupés que des changements ultérieurs, ou de solutions spirituelles inconciliables. Quand je n'étais encore qu'un petit garçon, aucune personne normale cultivée ne croyait qu'un fantôme pût être autre chose qu'une betterave percée de trous ; un esprit, c'était une chose à laquelle personne ne croyait, l'idiot du village excepté. Quand je fus devenu un jeune homme, toute personne ayant un cercle un peu étendu de relations comptait au moins un ou deux amis qui s'étaient pris de fantaisie pour ce qu'on appelait les médiums et les visions. Quand j'eus atteint l'âge mûr, des savants de tout premier ordre, comme Sir William Crookes<sup>4</sup> et Sir Oliver Lodge<sup>5</sup>, prétendirent avoir

4. (1832-1919), une des lumières de la chimie moderne ; il faisait aussi autorité en matière d'hygiène publique ; découvrit entre autres choses le radiomètre. Auteur de *Select Methods of Chemical Analysis* (1871). S'intéressa beaucoup aux questions de spiritisme.

5. Physicien et psychologue éminent, né en 1851 et mort récemment ; faisait autorité en matière d'électricité. Fut un des principaux membres actifs de la *Society for Psychical Research*.

étudié les esprits comme on peut étudier les araignées, et découvert l'ectoplasme exactement comme on découvre le protoplasme. À l'heure où j'écris, l'affaire a pris les proportions d'un mouvement religieux considérable, grâce à l'activité de feu Sir Arthur Conan Doyle<sup>6</sup>, qui fut beaucoup moins un homme de science qu'un journaliste. J'espère que personne ne me tiendra pour assez fou pour songer à offrir ces embryons d'expérience sans but précis comme dignes d'affecter la véritable controverse. Dans cette controverse, en effet, et pendant la majeure partie de ma vie, j'ai toujours défendu le spiritisme contre le scepticisme ; mais il est vrai que je défendrais aujourd'hui le catholicisme contre le spiritisme lui-même. Au temps dont j'écris, peu de choses venaient d'ailleurs à notre connaissance, à part quelques histoires égarées ; et les fantômes étaient parfois de pure fantaisie. Il était question de spectres, de présences matérialisées, transportées en des lieux éloignés ; on racontait l'histoire d'un homme qu'on avait vu entrer chez un « bistrot », et qui déclarait par la suite qu'il ne s'était pas trouvé, corps présent, dans un tel lieu, n'ayant rien à y faire. Il y en avait beaucoup d'autres, d'histoires, et plus plausibles, que mon frère et moi répétions avec une sorte d'exaltation d'emprunt, exempte d'une raisonnable déduction, et dénuée d'une doctrine définie ; mais mon père, dont l'agnosticisme victorien s'appliquait, comme au reste, à la question que nous cherchions vainement à résoudre, écoutait, placide, tout le chapelet des révélations par les esprits, secouait la tête et disait : « C'est très bien, toutes ces lueurs, ces trompettes, ces voix ; moi, j'attache ma foi à la parole de l'homme qui disait qu'il n'était pas entré chez le bistrot. »

Presque tout ceci se passait pendant que je suivais les cours de cette école des beaux-arts, dont j'ai parlé. Mes relations occasionnelles avec le spiritisme continuèrent, d'une manière bizarre et grâce à une coïncidence, après que je l'eus quittée : en effet, le hasard voulut que j'allai travailler, d'ailleurs très peu de temps, dans les bureaux d'une maison spécialisée dans l'édition d'ouvrages spirites et théosophiques

6. Sir Conan Doyle (1859-1930), docteur en médecine, connu surtout comme romancier ; créateur de Sherlock Holmes. Vers la fin de sa vie, fut un des plus fervents adeptes du spiritisme. Sa veuve décédée en juin 1940, a continué ses pratiques, et prétendit avoir vu son mari défunt lui apparaître matérialisé.

appartenant à la rubrique générale « occultisme ». Si ce ne fut pas tout à fait la faute des vrais spirites, ou des vrais esprits, ce ne fut pas non plus tout à fait la mienne si je m'égarai en des lieux bizarres autant qu'inconfortables où le spiritisme était roi. Le premier jour où je fus dans le bureau dont j'ai parlé, j'eus un premier aperçu, tout à fait révélateur, des dessous de l'occultisme ; car je n'étais que très vaguement au courant de cette affaire, comme d'ailleurs de la plupart des autres affaires. Je savais que nous venions de publier un gros volume, dont nous poussions le lancement avec vigueur et qui s'appelait : *Vie et Lettres de feu le Docteur Anna Kingsford*<sup>7</sup>, docteur de qui je n'avais d'ailleurs jamais entendu parler, bien que beaucoup de nos clients parussent n'avoir guère entendu parler d'autre chose. Je ne tardai pas à être complètement éclairé : une dame éplorée bondit dans le bureau, où, à brûle-pourpoint, elle entra dans une description des plus touffues de ses symptômes d'ordre spirite, me priant de lui dire quels livres convenaient le mieux à son état, livres que j'étais tout à fait incapable de choisir pour elle. Timidement, j'offris le monument : *Vie et Lettres* ; elle recula d'effroi, avec quelque chose qui ressemblait à un faible cri : « Non, non ! fit-elle. Il ne faut pas ! Je ne dois pas ! Anna Kingsford m'a dit qu'il ne fallait pas ! » Un peu plus calme, elle ajouta : « Anna Kingsford elle-même m'a dit ce matin que je ne dois PAS lire sa vie ; que lire sa vie serait très mauvais pour moi ». Je me risquai à dire, ou mieux à bégayer, usant de toute la rudesse du langage vulgaire :

- Mais... le Dr Anna Kingsford est mort !
- Elle m'a dit ce matin de ne pas lire ce livre ! répéta la dame.
- J'espère, fis-je, que le Dr. Kingsford n'a pas donné le même conseil à trop de gens ; ce serait une mauvaise affaire pour la maison. Le propos me semble fâcheux dans la bouche du Dr. Kingsford !

Je découvris bientôt que le mot « fâcheux » était beaucoup trop doux pour désigner le Dr. Anna Kingsford. Avec tout le respect que l'on doit à son ombre, qui n'est pour moi que l'ombre d'une ombre, j'aurais dû dire dès lors, et je dirais aujourd'hui, que le mot le plus

7. Dr Anna Kingsford, née Bonus (1846-1888), épousa (1867) un clergyman et se convertit, trois ans plus tard, au catholicisme ; fut ensuite végétarienne, puis théosophe, etc. La « Vie » dont parle G.K.C. doit être celle de Edward Maitland, publiée en 1895.

charitable... c'était le mot « fou ». Si je signale ici le fait, c'est que, s'il n'implique nulle contradiction avec la théorie cosmique du spiritisme, il illustre bien l'accident à l'occasion duquel je me heurtai brutalement à une étrange sorte de spirite ; et il n'est pas sans relation avec une vue plus générale de la raison et de la religion. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la dame célébrée dans ce livre était une femme au moins bizarre. Elle se vantait d'avoir fait mourir un certain nombre d'hommes rien qu'en pensant à eux intensément ; son excuse, c'est que ces hommes faisaient figure de défenseurs de la vivisection. En outre, elle avait des rencontres, très visionnaires sans doute, mais très familières, avec divers hommes publics éminents, qui séjournèrent apparemment dans des régions mystiques de souffrance. Je me rappelle un entretien qu'elle avait eu avec M. Gladstone<sup>8</sup>, au cours duquel une discussion sur l'Irlande et le Soudan n'avait pu se poursuivre, M. Gladstone étant devenu de plus en plus incandescent par transparence. « Sentant qu'il désirait qu'on le laissât seul, dit avec beaucoup de tact le Dr. Anna Kingsford, je disparus ».

Je crois qu'il est temps qu'Anna Kingsford disparaisse aussi de cette narration fragmentaire. J'espère ne commettre à son égard aucune injustice ; je suis à peu près sûr qu'elle était animée de l'enthousiasme le plus généreux, mais « j'attache ma foi », comme disait mon père, à ce tact exquis, à ce sens très social du décorum qui lui disait que le fait de devenir incandescent par l'intérieur est une chose que nul gentilhomme digne de ce nom ne souhaite faire en présence d'une dame.

Dans l'ensemble, le plus joyeux spirite que j'aie rencontré, du moins jusqu'à une époque bien postérieure, l'enquêteur psychique pour qui je ressentis la plus immédiate sympathie, était un homme qui croyait fermement avoir un jour obtenu d'un médium un bon tuyau pour le Grand prix, et qui continuait à importuner les médiums pour tirer d'eux des informations de la même nature. Je lui suggérai qu'il ferait bien d'acheter *The Pink'Un*<sup>9</sup>, et de le transformer en un

8. William Ewart Gladstone (1809-1888), une des figures de proue du règne de la reine Victoria. Débute comme député conservateur et finit sa carrière comme le plus fameux des chefs libéraux. Il fut premier ministre ; inhumé à l'abbaye de Westminster.

9. *The Pink'Un*, c'est-à-dire *The Pink One*, celui qui est Rose, Le Rose. Les journaux de sport et de course sont souvent imprimés sur papier de cette couleur. Il existait alors une feuille sportive très répandue et qui s'appelait vraiment *The Pink'Un*.

journal où les deux sujets seraient confondus et que l'on vendrait dans tous les kiosques sous le nom de « Nouvelles sportives et spiritées ». Une telle entreprise ne pouvait manquer d'amener bookmakers et jockeys à s'intéresser au domaine plus élevé de la contemplation spirituelle ; sans parler des propriétaires de chevaux, qui probablement n'en ont pas moins besoin. D'autre part, un tel parti adjoindrait aux théories spiritées un côté commercial à la fois heureux, perspicace et sain, qui pourrait faire beaucoup pour les rendre populaires, et donnerait à quelques-uns de leurs adeptes une apparence subtile de contact avec les choses objectives et concrètes, voire avec ce qu'on appelle vulgairement le sens commun ; chose qui, je le sentais dès cette époque, semblait faire défaut à certains d'entre eux. Inutile de s'étendre ici là-dessus.

Pour le reste, puisque je suis sur le sujet, je puis donner au lecteur l'assurance que je n'ai jamais fait l'expérience d'aucun fait qu'on puisse appeler psychique, ce qui pourrait offrir une suprême excuse à mes croyances ultérieures aux choses de l'esprit.

À peine ai-je même eu l'occasion de toucher aux étranges coïncidences psychiques qui touchent si fort presque tout le monde ; à moins que l'on compte pour une expérience personnelle l'histoire dont on chérissait chez moi le souvenir sous le nom de « double de Sarolea ». Le docteur Sarolea<sup>10</sup>, ce fougueux Flamand qui était professeur de français, est certainement l'un des hommes les plus étonnants qui se soient trouvés sur ma route, bien que je ne l'aie connu que beaucoup plus tard ; mais le fait certain, c'est que nous l'attendions

10. Charles Sarolea (né en 1870), docteur en philosophie et lettres de l'Université de Liège, docteur en philosophie *honoris causa* de l'Université de Bruxelles, docteur en droit à Montréal et à Cleveland, etc. Se distingua pendant la guerre en récoltant plus de 100.000 livres sterling pour les réfugiés belges. Invité par Albert I<sup>er</sup> à l'accompagner comme conseiller politique, il fit avec son souverain le voyage au Brésil et en Afrique occidentale (1920). Fondateur et premier président de la maison d'édition Georges Crès et C<sup>ie</sup> ; consul de Belgique à Édimbourg en 1901 ; puis professeur de littérature française à l'Université d'Édimbourg. Rédacteur en chef de la collection Nelson à Édimbourg puis de la Collection Oallia (chez Dent). Citons parmi ses publications : *Henrik Ibsen* (1891) ; *La liberté et le déterminisme* (1893) ; *Essais de philosophie et de littérature* (1898) ; *Essais de littérature et de politique* (1906) ; *Joan of Arc* (en anglais ; 1918) ; *Europe and the league of Nations* (idem ; 1919) ; *R.L. Stevenson and France* (idem ; 1924) ; etc., etc. La récréation préférée de ce polyglotte remarquable est d'ajouter chaque année une langue nouvelle à son répertoire.

pour dîner, quand ma femme reconnut nettement par une fenêtre la longue silhouette et la barbe en pointe qu'on ne pouvait confondre avec rien ; or, après cette apparition, le docteur avait complètement disparu du paysage. Ce qui fait de cette histoire une histoire à donner le frisson, c'est que l'instant d'après, un Écossais très jeune se présenta à la porte de la maison demandant à voir le docteur Sarolea. L'Écossais resta à dîner ; mais non le double. Or, l'Écossais aurait dû venir avec le double, qui (on le sut plus tard) l'avait attendu, un peu irrité, au National Liberal Club. Selon certaine hypothèse, la fureur de Sarolea avait précipité son corps astral jusqu'à Beaconsfield, mais la substance en avait été entièrement dépensée au moment où il avait atteint la maison. D'après une autre théorie, à laquelle mon esprit plus matérialiste donna naturellement la préférence, il avait été assassiné par le jeune Écossais et jeté dans l'étang de mon jardin ; mais des recherches ultérieures entreprises par des détectives établirent que cette dernière hypothèse n'était pas fondée. Je ne mentionne mon hypothèse personnelle, que je préfère de beaucoup à toute autre, que parce qu'il est impossible de citer le docteur Sarolea, même en ce point, un peu prématuré, de mon histoire, sans dire quelque chose de lui. Le docteur Sarolea est l'un des plus savants linguistes d'Europe ; chaque semaine, il apprend une langue nouvelle. Sa bibliothèque est l'une des merveilles du monde, pour ne pas dire une des monstruosité du monde. La dernière fois que je le vis, il me donna l'impression d'être en train d'acheter les maisons qui touchaient à la sienne, à droite et à gauche, pour faire place à sa bibliothèque. Et je me disais : Qu'est-ce qui peut être plus probable au monde que de voir un homme de cette sorte se trouver à la fin de sa vie exactement dans la situation de Faust ? Hypothèse plus raisonnable : quoi de plus vraisemblable que d'imaginer Méphistophélès croisant Sarolea au coin de la route, tandis qu'il se rendait chez nous, venant de la gare de Beaconsfield ; et lui proposant le célèbre marché aux termes duquel, d'un coup de sa magie, il aurait transformé Sarolea en l'élégant jeune homme qui frappait à notre porte l'instant d'après ? Cette théorie psychique serait même soutenue le par fait que le jeune homme est en train de réussir dans la politique ; et n'est point infirmée par le fait que le docteur Sarolea (je suis heureux de le dire) est toujours vivant, toujours actif à Édimbourg. La seule difficulté est une difficulté qui affecte aussi

ma théorie triomphante que Shakespeare écrivit les œuvres de Bacon (théorie beaucoup plus solide que la théorie opposée), et qui empêchait mon père de croire à l'histoire du bistro ; elle me conduit à soupçonner que cet incident plutôt singulier se réduit à l'une de ces coïncidences assez quotidiennes, comme celle qui consiste, par exemple, après avoir pris un inconnu pour un ami, à rencontrer le même ami un peu plus loin. En somme, la seule objection à ma théorie, par ailleurs complète et convaincante, c'est que je n'en puis croire un seul mot.

Tout ceci, comme je l'ai dit, se produisit bien des années plus tard ; si j'en parle ici, c'est afin d'empêcher que l'on prenne au sérieux mon expérience psychique. Mais, en ce qui concerne la période plus ancienne décrite dans ce chapitre-ci, c'est pour les mêmes raisons que j'y fais ici allusion. Je veux dire que, si je commence par cet exemple de recherches psychiques d'amateur, c'est parce que le fait même que je m'y suis livré sans raison, comme sans résultat, et pour n'arriver à aucune conclusion, illustre le fait que l'on se trouve ici devant une période de la vie où l'esprit ne fait qu'errer et que rêver ; et souvent s'en va dérivant vers de très dangereux récifs.

La période de ma vie que rapporte ce chapitre-ci est à peu près celle où j'ai fréquenté une école d'art ; et sans doute ne laisse-t-elle pas d'être un peu influencée par les conditions de la vie dans un tel milieu. Rien n'est plus difficile à apprendre que la peinture, et il n'est rien que la plupart des gens prennent moins souci d'apprendre. Une école d'art est un lieu où deux ou trois personnes travaillent avec une énergie farouche, tandis que toutes les autres perdent leur temps à un degré que je n'eusse pas cru que la nature humaine pût atteindre. En outre, ceux qui travaillent sont, je ne dirai pas les moins intelligents, mais, par la nature même des choses, provisoirement les plus étriqués ; ceux dont l'intelligence, par ailleurs très aiguë, est momentanément bornée à la résolution d'un problème strictement technique. Ils ne cherchent ni à discourir ni à philosopher ; c'est que le tour de main qu'ils tentent d'acquérir est à la fois pratique et incommunicable ; un peu comme s'il s'agissait d'apprendre à jouer du violon. La philosophie est ainsi, généralement, laissée aux paresseux ; et c'est d'ordinaire, une très paresseuse philosophie. À l'époque dont je parle, c'était, en outre, une philosophie très négative, voire nihiliste. Et, bien que je n'aie jamais voulu beaucoup en convenir, elle a jeté une ombre sur

mon esprit et m'a fait comprendre que la plupart des idées dignes et profitables étaient, comme par hasard, dans une position de défense. J'aurai davantage à dire plus tard sur cet aspect de la question ; pour le moment, le fait à retenir est qu'une école d'art peut être un lieu où la paresse peut trouver l'occasion de s'exercer beaucoup et que j'étais alors moi-même très paresseux.

L'art est peut-être long, mais les écoles sont courtes, et très éphémères. Il y en a eu cinq ou six depuis le temps où je fréquentais mon école. Mon époque était celle de l'impressionnisme, et personne n'osait seulement rêver qu'il pourrait y avoir un jour quelque chose qui ressemblât au post-impressionnisme et au post-postimpressionnisme. Le tout dernier cri consistait à rattraper Whistler<sup>11</sup>, et à le saisir par le cheveu comme s'il était le Temps en personne. Depuis lors cette mèche blanche ostentatoire s'est plutôt fanée jusqu'à n'être qu'une harmonie en blanc et gris, et ce qui fut une fois si jeune est devenu à son tour vénérable. Je crois pourtant qu'il y avait dans l'impressionnisme un sentiment de spiritualité, comparativement à cet âge-ci qui est celui du scepticisme. Je veux dire qu'il illustrait le scepticisme, dans le sens de subjectivisme. Son principe était que, si tout ce qu'on peut voir d'une vache est une tache blanche avec une ombre violette, on ne devrait représenter que cette tache et que cette ombre ; jusqu'à un certain point, on ne devait croire qu'à la tache et qu'à l'ombre, plutôt qu'à la vache elle-même. En un certain sens, le sceptique impressionniste donnait tort au poète qui disait qu'il n'avait jamais vu de vache violette. Il avait même tendance à dire qu'il n'avait vu qu'une vache violette, ou plutôt qu'il n'avait pas vu la vache, mais seulement le

11. James Abbott Mc Neill Whistler (1834-1903), peintre et graveur américain distingué, se fixa à Chelsea (quartier d'artistes de Londres) en 1863, après une vie aventureuse en maints pays, dont la Russie. À côté d'Oscar Wilde (voir note suivante et d'un autre dessinateur célèbre de cette époque : Aubrey Beardsley, Whistler fut l'une des figures maîtresses de cette fin de siècle qu'on a appelée « les 1890 ». Il exerça une immense influence sur l'art contemporain dans les pays anglo-saxons. Fameux tant pour son esprit que pour sa peinture, il publia (1890) *The gentle art of making enemies* ; intenta un procès en diffamation au grand critique d'art : John Ruskin (1819-1900) pour avoir condamné son tableau *The falling rocket* (la Fusée qui retombe) et obtint un farthing de dommages-intérêts.

Parmi ses toiles les plus connues, il faut citer : *Portrait de ma mère* (au Musée du Luxembourg) ; *Nocturnes* et les portraits de Thomas Carlyle (voir note 5, chap. XIII) et de miss Alexander.

violet. Quels que puissent être les mérites d'un tel principe en tant que méthode d'art, il y a évidemment là-dedans, comme méthode de pensée, quelque chose de hautement subjectif et de sceptique. Il conduit tout naturellement à cette hypothèse métaphysique que les choses n'existent que telles que nous les percevons, ou qu'elles n'existent pas du tout. La philosophie de l'impressionnisme est nécessairement toute proche de la philosophie de l'illusion. Et une telle atmosphère tendait aussi à contribuer, si indirectement que ce fût, à former un certain climat d'irréalité et de stérile isolement qui, à cette époque, réagit sur moi, et, je crois, sur beaucoup d'autres.

Ce qui me surprend, quand je regarde en arrière pour considérer ma jeunesse et même mon enfance, c'est l'extrême facilité avec laquelle elle peut faire retour aux choses fondamentales ; et même à la négation des choses fondamentales. À un âge très précoce, le raisonnement m'avait conduit à l'idée que la pensée pure suffisait. C'est une terrible chose à faire ; car elle peut conduire à penser qu'il n'y a rien d'autre que la pensée. Je ne distinguais pas très bien, à cette époque, la différence entre l'état de veille et le rêve ; non seulement comme climat, mais en tant que doute métaphysique, je me figurais que toute chose pouvait n'être qu'un rêve. Les choses se passaient comme si j'eusse moi-même projeté l'univers hors de moi, avec ses arbres et ses étoiles ; c'est là une conception qui est si proche de l'idée d'être Dieu, qu'elle est manifestement plus proche encore de l'idée de folie. Mais je n'étais pas fou, ni au sens médical du mot, ni physiquement ; je poussais tout simplement le scepticisme de mon époque aussi loin qu'il pouvait aller. Je ne tardai pas à me rendre compte qu'il me conduirait beaucoup plus loin que n'allaient la plupart des sceptiques. Tandis que de mornes athées venaient m'expliquer que rien d'autre n'existait que la matière, je les écoutais, en proie à la tranquille horreur du détachement, soupçonnant que rien d'autre n'existait que l'esprit. Depuis lors, j'ai toujours senti qu'il y avait quelque chose de pauvre et d'inférieur chez les matérialistes, et dans le matérialisme même. L'athée me déclarait pompeusement qu'il ne croyait pas qu'il y avait un Dieu ; et il y avait des heures où je ne croyais même pas qu'il y eut au monde un athée.

Comme des extrêmes dans l'ordre mental, ainsi des extrêmes dans l'ordre moral. Il y a quelque chose de véritablement dangereux

dans l'aisance avec laquelle j'étais capable d'imaginer le crime le plus fou, tandis que je n'avais point encore commis le plus bénin des crimes. Quelque chose d'une telle mentalité peut avoir eu sa source dans l'atmosphère des décadents, dans leurs perpétuelles allusions aux luxurieuses horreurs du paganisme ; mais je n'ai pas le goût d'insister beaucoup sur une telle excuse ; je soupçonne plutôt que je fabriquais moi-même la plupart de mes états morbides. Quoiqu'il en soit, c'est un fait qu'il fut un temps où j'atteignis à cette condition d'anarchie morale intérieure où un homme peut dire, après Wilde, qu'« Atys au couteau plein de sang valait mieux que ce que je suis ». Je n'ai jamais éprouvé la plus faible tentation pour la folie particulière qui fut celle de Wilde<sup>12</sup> ; n'empêche que j'étais alors parfaitement capable d'imaginer les pires exagérations, les déviations les plus éloignées d'une passion normale ; mon humeur tout entière était dominée et comme opprimée par une sorte de congestion de l'imagination. Comme Bunyan<sup>13</sup> qui, dans sa période morbide, se peignait poussé à proférer

12. Oscar Fingall O'Flahertie Wills Wilde (1856-1900), fils de Sir William Wilde, un des plus célèbres chirurgiens de son temps et d'une femme de lettres bien connue, qui écrivait sous le pseudonyme de « Speranza » ; études à Trinity College (Dublin) et à Magdalen College (Oxford) où il obtint le Newdigate Prize, une des grandes récompenses universitaires, accordées pour un poème, un essai, etc. Écrivain illustre et populaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de bonne heure célèbre par ses recueils de contes : *The Happy Prince* (1888), *The House of Pomegranates* (1892), par un recueil de récits, *Lord Arthur Savile's Crime* (1891), et par le roman, *The picture of Dorian Gray*, 1891.

Fit ensuite une éblouissante carrière comme dramaturge avec *Lady Windermere's Fan* (1892), *A Woman of no importance* (1893), *An ideal husband* et *The importance of being Ernest* (1895). Fit publier (d'abord en français) une pièce : *Salomé* (1893). Après un procès de mœurs retentissant, fut emprisonné à Reading (1895-1897), d'où il sortit anéanti, brisé, pour écrire deux chefs-d'œuvre et mourir : *De Profundis* et *The Ballad of Reading Gaol* (1898).

13. John Bunyan (1628-1688), auteur de *Pilgrim's Progress* (1676). Fils d'un ferblantier, presque autodidacte, s'enrôla en 1644, mécontent du remariage de son père (dans les Parliamentary Forces, troupes de la révolution). Profondément ému par la mort d'un camarade, il lut deux livres de dévotion appartenant à sa femme ; après cette lecture, abandonna tous plaisirs, cessa de blasphémer, se pénétra de la Bible, et suivit les offices religieux. Devint adepte d'un secte de baptistes, à la tête de laquelle se trouvait Mr Gifford, et polémiqua avec les Quakers (voir note 24, chap. IX). Arrêté pour prédication subversive, fut emprisonné (1661) et relâché par la « Declaration of Indulgence » (amnistie) de Charles II. Fut probablement emprisonné de nouveau (1675) et continua à écrire jusqu'à la fin de sa vie.

*Pilgrim's Progress* est une allégorie présentée sous forme de rêve. Dans la première partie, il suit Christian (Chrétien) depuis sa conversion jusqu'à sa mort. Les doutes du

d'affreux blasphèmes, j'étais irrésistiblement poussé à exprimer ou à dessiner d'horribles idées, d'horribles images ; à m'enfoncer de plus en plus bas comme dans un aveugle suicide spirituel. Je n'avais jamais entendu parler sérieusement de la confession, dans ce temps-là ; mais c'est de cela, dans des cas semblables, dont on a vraiment besoin. Je ne crois pas que ce soient là des cas si peu communs. Enfin, ce qui importe ici, c'est que je m'enfonçai bien assez bas pour découvrir le diable ; et même, pour vaguement le reconnaître. Du moins, jamais, même dans ce premier état d'incertitude et de scepticisme, ne versai-je beaucoup dans les discussions courantes sur la relativité du mal ou l'irréalité du péché. Quand j'émergeai plus tard de cette crise sous l'aspect d'une sorte de théoricien, et que l'on me traita d'optimiste, peut-être était-ce parce que j'étais l'une des rares personnes, dans ce monde de diabolisme, qui croyait réellement au diable.

À la vérité, l'histoire de ce qui fut appelé mon optimisme fut plutôt singulière. Après avoir été plongé pendant quelque temps dans les plus noirs abîmes du pessimisme contemporain, une violente poussée de révolte se fit en moi ; je voulus déloger cet incubé, et rejeter ce cauchemar. Mais, tandis que je méditais encore sur toutes ces choses, seul, avec le faible secours de la philosophie et nul secours réel du côté de la religion, j'imaginai une théorie bien à moi, une théorie rudimentaire, vague et mystique. En substance, elle se ramenait à ceci : que le simple fait d'exister, réduit à ses limites essentielles, était déjà assez extraordinaire en soi pour être exaltant. N'importe quoi était magnifique, comparé à rien. La lumière du jour ne serait-elle qu'un rêve, c'était un rêve diurne ; ce n'était pas un cauchemar. Le seul fait que l'on pouvait déployer, mouvoir autour de soi ses bras et ses jambes (ou ces objets douteux, extérieurs, du paysage qu'on appelait ses bras et ses jambes) prouvait que ce rêve diurne ne comportait pas le sentiment de paralysie que comporte le cauchemar. Ou bien, si c'était là un cauchemar, c'était un plaisant cauchemar.

chrétien y sont représentés par des géants, ses péchés par un lourd fardeau qu'il porte, sa conversion comme sa fuite de la Cité de Destruction, ses luttes avec le péché qui l'assiège comme une bataille avec Apollyon (Roi de l'Abîme sans fond) et sa mort comme la traversée laborieuse d'un fleuve profond. La deuxième partie raconte comment la femme de Chrétien : Christiana et sa famille, sont conduites par Greatheart par la route qu'a suivie Christian, jusqu'au moment où tous sont réunis.

En fait, j'étais allé, en tâtonnant, jusqu'à rejoindre une position qui n'était pas très éloignée de cette phrase de mon puritain de grand-père, quand il disait qu'il remerciait Dieu de l'avoir créé, même s'il devait perdre son âme. Je restais comme suspendu aux restes de la religion par un fil ténu de reconnaissance. Je remerciais les dieux, quels qu'ils fussent, non, comme Swinburne, de ce qu'aucune vie ne fût éternelle, mais de ce que toute vie fût vivante ; non point, comme Henley, de m'avoir donné une âme invincible (car je n'ai jamais été optimiste à ce point, quant à mon âme), mais de m'avoir donné mon âme et mon corps, même s'ils pouvaient être vaincus. Cette façon de considérer les choses avec une espèce de minimum mystique de gratitude fut naturellement, dans une certaine mesure, soutenue par le petit nombre des écrivains à la mode qui n'étaient pas des pessimistes ; par Walt Whitman<sup>14</sup> surtout, par Browning et par Stevenson ; par le mot de Browning : « Dieu doit être content de voir qu'on aime tant son univers », ou par le mot de Stevenson : « croire à la bonté finale des choses ». Mais je ne crois pas que c'est trop dire que de dire que je pris tout cela d'une manière qui m'était propre, même si c'était une manière que je ne pouvais ni très clairement discerner, ni très clairement définir. Ce que je voulais dire, que je pusse ou non réussir à le dire, c'était ceci : qu'aucun homme ne sait jusqu'à quel point il est optimiste, même quand lui-même se nomme un pessimiste ; parce qu'il n'a pas mesuré la profondeur de sa dette envers ce qui l'a créé, envers ce qui lui a permis de s'appeler de l'un ou l'autre nom. À l'arrière-plan de notre esprit, si l'on peut dire, sommeillait, oublié, ce grand étonnement de notre existence même, tout prêt à jaillir à la première occasion. Le but de la vie artistique, de la vie spirituelle était de creuser jusqu'à le dégager ce lever de soleil englouti, cette aurore de surprise ; afin qu'un homme assis dans un fauteuil puisse

14. Poète américain (1819-1892), né à Long Island (N.-Y.), d'origine hollandaise. Ne reçut aucune instruction, ce qui lui permit plus aisément qu'à un autre de rejeter les conventions relatives à la prosodie et de prendre de grandes libertés avec les lois rythmiques. Sa poésie a sa musique propre. Il découvre la beauté et la puissance divine dans les moindres créatures de la terre et exalte l'énergie latente de l'individu. Selon lui, tout homme a les mêmes droits de manifester les impulsions éternelles de vie et de beauté qui dorment en lui. Auteur de *Feuilles d'herbe* (1855) ; apôtre du dynamisme. Son génie n'eût peut-être pas été reconnu, s'il n'eût été découvert par le célèbre philosophe R.W. Emerson.

comprendre soudain qu'il est vraiment vivant, et être heureux. Il y avait d'autres aspects de ce sentiment, d'autres arguments pour le justifier ; je compte y revenir. Ce n'est, ici, que la part nécessaire au récit ; attendu qu'elle implique le fait que, lorsque j'ai commencé à écrire, j'étais plein de la résolution, ardente et neuve, d'écrire contre les décadents et les pessimistes qui régnaient sur toute la culture de l'époque.

Ainsi, parmi les vers de jeunesse que je commençais à composer dans ce temps-là, il y avait un poème intitulé *The Babe Unborn*<sup>15</sup> où j'imaginai la créature pas encore créée appelant l'existence et promettant de pratiquer toutes les vertus pourvu qu'il lui soit permis seulement de faire l'expérience de la vie. Un autre poème imaginait un railleur impie priant Dieu de lui donner des yeux, des lèvres, une langue, pour tourner en dérision celui qui les lui donnait ; ce qui n'était, après tout, qu'une version plus mordante de la même idée. Je crois aussi que ce fut vers ce temps-là que j'eus la première notion d'un thème que j'introduisis plus tard dans une histoire intitulée *Manalive*<sup>16</sup> ; celle d'un être bienveillant circulant par la vie, armé d'un revolver avec lequel il mettait subitement en joue un pessimiste, au moment où ce philosophe disait que la vie ne valait pas d'être vécue. L'histoire ne fut imprimée que longtemps après ; mais les vers furent réunis en un petit volume, et mon père eut l'imprudence de m'aider à les faire imprimer sous le titre de : *The Wild Knight*. Or, c'est là une partie importante de mon histoire, dans la mesure où une partie quelconque de mon histoire a de l'importance ; car elle me faisait entrer dans la littérature, et même elle me fit connaître des gens de lettres.

En effet, mon petit recueil de poèmes fut commenté avec une chaleur et une générosité accablantes par M. James Douglas<sup>17</sup>, alors très notoirement reconnu comme un critique littéraire de premier

15. « Avant la naissance ».

16. Version française, sous le titre *Supervivant*, chez Desclée, de Brouwer et Cie.

17. James Douglas, né en 1867 à Belfast, journaliste bien connu, rédacteur en chef de *Sunday Express* depuis 1920, et administrateur de « London Express Newspapers Ltd. ». A écrit des articles critiques dans la *Chambers' Cyclopaedia of English Literature*, *The Athenaeum*, etc. Fut rédacteur en chef de *The Star*, journal du soir. Mort en 1940.

Parmi ses œuvres : *Theodore Watts-Dunton* (1904) ; *The man in the pulpit* (1905) ; *The unpardonable Sin* (roman, 1907) ; *Adventures in London*, 1909 ; *Down Shoe Lane* (1930) ; *The Bunch Book* (1932), etc.

plan. L'impétuosité, comme la générosité, fut toujours au nombre des qualités les plus attrayantes de M. Douglas. Pour je ne sais quelle raison, il insista sur le fait, l'affirmant d'une manière positive, qu'il n'existait pas d'auteur du nom de G.K. CHESTERTON ; que le nom de l'auteur des vers était manifestement un *nom de plume*<sup>18</sup> ; qu'il était évident que l'ouvrage n'était pas celui d'un débutant, mais d'un écrivain ayant déjà connu le succès ; enfin, que l'auteur de *Wild Knight* ne pouvait être que M. John Davidson<sup>19</sup>. Cette déclaration provoqua, cela va sans dire, un démenti indigné de M. John Davidson. Ce spirituel poète remercia le Seigneur de n'avoir jamais écrit pareilles absurdités ; et j'étais, quant à moi, très cordialement d'accord avec lui. Pas très longtemps après, quand M. John Lane<sup>20</sup> eut accepté le manuscrit du *Napoléon de Notting Hill*, déjeunant chez cet éditeur, j'engageai une conversation très plaisante avec un jeune homme blond, placé à ma gauche, et un peu plus âgé que moi. Un personnage d'apparence plus singulière, un peu l'air d'un elfe, chauve, le cheveu noir, portant une touffe méphistophélique et un monocle, se joignit par-dessus la table à notre conversation ; nous trouvâmes que nous étions du même avis sur un grand nombre de questions littéraires ; il nous en vint, je crois pouvoir le dire, un goût durable l'un pour

18. En français dans le texte.

19. John Davidson (1857-1909), poète du pessimisme, au style vigoureux ; professeur de lycée en Écosse (1872-1889) ; publia *Scaramouch in Naxos* (1889) et autres pièces, avant de s'établir à Londres (1889). Écrivit aussi un roman *Perfervid* (1890) et, en 1893, la première série de *Fleet Street Eclogues* qui fit éclater aux yeux de tous d'incontestables dons poétiques. A publié depuis : *Ballads and Songs* (1894), son œuvre la plus célèbre ; la deuxième série de *Fleet Street Eclogues* (1896) ; *New Ballads* (1897) et *Last Ballads* (1899). Abandonna alors la poésie pour le théâtre et écrivit des pièces originales et des traductions de pièces étrangères. Publia enfin (1908) sa série de *Testaments* (1908) où il expose, en vers blancs, une philosophie à la fois matérialiste et aristocratique, qui avait déjà été formulée dans l'introduction à *The Theatrocrat*, publié en 1905. Obtint, en 1906, une pension du Gouvernement, mais se noya volontairement à Penzance (Cornouailles), laissant inachevé un poème : *God and Mammon*.

20. John Lane (1854-1925), célèbre éditeur anglais, l'un des fondateurs, avec M. Elkin Matthews de la maison d'édition « The Bodley Head » (1887). Seul à la tête de l'affaire depuis 1894, fonda le « Yellow Book » (1894-1897), la revue la plus importante pour l'étude de la génération dite « de 90 », à laquelle collaborèrent des écrivains comme Aubrey Beardsley, Max Beerbohm, Henry James, etc.

l'autre. Par la suite, je découvris que le premier s'appelait M. James Douglas, et le second M. John Davidson.

Mais me voici poussant mon histoire dans le plan de la littérature jusqu'à un point que je n'ai pas encore atteint dans d'autres plans, le politique et le social ; pour des raisons de commodité, pourquoi ne pas achever ici cette partie de mon développement, qui a d'ailleurs souvent l'allure d'une flânerie ? L'accident favorable le plus important qui suivit, et qui me mit en relations avec le monde des lettres fut peut-être le fait d'avoir écrit une chronique assez longue sur un livre consacré à Stevenson ; peut-être était-ce le premier des livres plutôt stupides qui furent écrits pour diminuer Stevenson. Je défendis Stevenson avec tant de véhémence, pour ne pas dire de violence, que j'eus la bonne fortune d'attirer l'attention d'écrivains très distingués qui, bien que n'étant certainement eux-mêmes ni violents, ni véhéments, étaient très particulièrement stévensoniens. Je reçus une lettre charmante, et, plus tard, une large hospitalité et de multiples encouragements de Sir Sidney Colvin<sup>21</sup> ; j'allai souvent le voir chez lui ; j'eus le plaisir d'y rencontrer la dame qui devint plus tard Lady Colvin ; j'y entendis Stephen Phillips<sup>22</sup> lire à haute voix sa pièce *Ulysses*. Personne n'eût pu être plus généreux, plus attentif, que Colvin fut jamais pour moi ; mais je crois que nous n'eussions jamais pu être ensemble dans un accord aussi complet que son propre accord avec Stevenson, voire avec Stephen Phillips. Sauf sur le sujet de Stevenson, nous différions d'avis sur tous les sujets de la terre et du ciel ; Sir Sidney Colvin était à la fois un impérialiste en politique et un rationaliste en religion ; et avec tout son raffinement glacé, il était tout cela avec une irrésistible ténacité. Il haïssait toutes les mystiques, les radicales comme les chrétiennes, et aussi les romanesques qui plaidaient en faveur des

21. Sidney Colvin (1845-1927) professeur d'art à Cambridge et plus tard conservateur du département des Estampes et des Dessins au British Museum. Aussi critique bien connu et auteur de monographies sur W.S. Landor et Keats. Publia des *Lettres* de Keats (1887), l'Édition dite d'Édimbourg des Œuvres de R.L. Stevenson (1894-1897) et des *Lettres* de R.L. Stevenson (1899 et 1911) dont il était l'ami.

22. Stephen Phillips (1868-1915), poète, fils d'un clergyman de Somertown ; fut acteur pendant six ans ; enseigna l'histoire, puis la littérature ; à partir de 1912 édita *The Poetry Review*.

Œuvres : *Christ in Hades* (1896) ; *Poems* (1897), etc., et des pièces en vers blancs, dont la plus connue est : *Paolo and Francesca* (1899).

petites nationalités ; en fait, il haïssait tout ce que j'avais tendance à être moi-même. Mais le même lien, l'amour de Stevenson, m'attacha, un peu plus tard, à un autre homme de lettres très éminent, Sir Edmund Gosse<sup>23</sup>. Par certains côtés, je me suis toujours senti plus à l'aise avec Sir Edmund Gosse ; c'est qu'il dédaignait toutes les opinions, et non pas seulement les miennes. Il avait une bonne humeur extraordinaire dans son cynisme impartial, et l'art de gourmander sans se moquer. Nous avons toujours compris qu'il ne prenait pas plaisir à nous critiquer, mais à la critique elle-même, qu'il pratiquait comme un art pour l'art, à cent lieues de toute méchanceté personnelle. Sa critique en était d'autant plus artiste, à cause de ce tour poli et comme soyeux qu'il lui donnait. J'aimais beaucoup Sir Edmund Gosse ; et j'éprouve un grand bonheur à me souvenir que l'une des dernières choses qu'il dut faire en ce monde fut de m'écrire une lettre pour me remercier d'une autre défense de Stevenson, écrite longtemps après, il y a seulement quelques années. Dans cette lettre, il disait de Stevenson, avec la forte simplicité qui pouvait émaner d'un tel homme : « Je l'ai aimé et je l'aime encore ». Je n'ai pas le droit, dans mon cas, d'user de termes aussi vigoureux, mais j'éprouve à l'endroit de Gosse quelque chose qui ressemble à ce que Gosse éprouvait pour Stevenson.

Vers la même époque, je découvris le secret de la bienveillance chez une autre personne qui jouissait d'une trompeuse réputation d'aigreur. M. Max Beerbohm<sup>24</sup> m'invita à déjeuner ; et depuis lors j'ai toujours su qu'il est lui-même le plus subtil de tous ses paradoxes. Un homme ayant la réputation qu'il a pourrait se trouver offensé d'entendre parler de son amabilité ; je regrette de ne pouvoir fournir à un esprit aussi lettré d'autre explication que celle-ci : que j'ai mis le mot en latin, ou en français, parce que je n'ai pas osé le mettre en anglais. Max Beerbohm a joué son rôle dans la mascarade de son

23. Edmund Gosse (1849-1928), critique célèbre et homme de lettres qui, entre autres choses, mit à la mode et popularisa la littérature scandinave en Angleterre, et notamment Ibsen, dont il écrivit une admirable biographie. Ami intime de Swinburne, publia aussi des poèmes et un roman : *Father and Son* (1907).

24. Né en 1872 ; critique, essayiste et caricaturiste de la plume et du pinceau ; débuta très jeune (1896) par un ouvrage audacieusement intitulé : *The Works of Max Beerbohm* (*sic*). Homme d'esprit, ironiste et styliste, il réserva surtout les traits de sa critique au Maniérisme littéraire et aux prétentieux dans l'ordre social ; vivait presque continuellement en Italie. Un roman : *Zulika Dobson* ; des vers ; des essais, etc.

temps, qu'il a si brillamment décrite ; et il para son rôle, en exagérant peut-être la parure. Son nom passait pour un synonyme d'impudence ; et lui-même pour un étudiant étalant l'effronterie d'un enfant des rues vêtu comme un dandy. Il était censé souffler dans sa propre trompette la fanfare sonore de sa propre louange ; on a conté d'innombrables histoires sur l'éhontée tranquillité de son égoïsme. On a dit comment, étudiant, et n'ayant guère écrit que quelques essais, il les fit relier sous ce titre pompeux : *Les Œuvres de Max Beerbohm* ; comment il avait eu le dessein de publier une collection de biographies qui s'appellerait : « Frères de grands hommes », où le premier volume eût été intitulé : « Herbert Beerbohm Tree »<sup>25</sup>. Or, dès l'instant où j'entendis sa voix, où je notai l'expression de ses yeux, je sus que tout cela était exactement le contraire de la vérité. Max était, et il est encore, un homme remarquablement modeste pour un homme de ses dons et de son époque. Je ne l'ai jamais entendu, ni dans une phrase, ni même dans une intonation, se vanter de savoir plus qu'il sait, ni de juger mieux qu'il juge réellement ; ou, plus exactement, se vanter de savoir plus de la moitié de ce qu'il sait. La plupart des hommes se mettent un peu trop à nu dans la conversation ; ils ont leurs victoires insincères et leurs insincères vanités ; mais Max me semble plus modéré, plus clairvoyant quand il s'agit de lui-même que quand il s'agit d'un autre sujet. Il est, en toutes choses, plus sceptique que je suis moi-même, par tempérament ; mais il est absolument certain qu'il ne se laisse pas aller à la basse idolâtrie qui consiste à croire en soi-même. Je souhaite être sur ce point aussi bon chrétien que lui. J'espère, dans l'intérêt de sa personnalité officielle ou publique, qu'il s'arrangera pour survivre à ce dernier affront. Mais, à ceux qui n'ont pas pu deviner tout ceci, parce qu'un étudiant intelligent prit plaisir à se livrer à une plaisanterie intellectuelle, il reste beaucoup à apprendre sur la coexistence possible de l'humour et de l'humilité.

Pour finir, une couronne de ce que je ne saurais appeler d'un autre nom que « respectabilité » fut posée sur ma tête par la maison

25. Sir Herbert Beerbohm Tree (1853-1917), demi-frère de Max Beerbohm (voir note précédente), né à Londres ; études à Schnepfeuthal (Allemagne) ; acteur qui parut pour la première fois sur une scène londonienne en 1878 ; puis directeur de théâtre (Haymarket) ; fonda en 1897 « His Majesty's Theatre » ; l'un et l'autre comptent, sous sa direction, de grands succès. Fait chevalier en 1909.

Macmillan ; elle le fut sous la forme d'une très flatteuse invitation à écrire pour l'« English Men of Letters Series »<sup>26</sup>, l'étude consacrée à Browning. L'invitation venait de me parvenir le jour où je déjeunai avec Max Beerbohm ; Max prit un air pensif pour me dire : « C'est pendant qu'il est jeune qu'un homme devrait parler de Browning ». Or, nul ne sait qu'il est jeune tandis qu'il l'est encore ; je ne compris pas ce jour-là ce que Max Beerbohm voulait dire ; mais je vois bien aujourd'hui qu'il avait raison ; comme il a presque toujours raison.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas besoin de dire que j'acceptai l'invitation à écrire un livre sur Browning. Je ne dirai pas que je l'écrivis ; mais j'écrivis un livre où il était question de l'amour, de la poésie, de la liberté, de mes vues personnelles sur Dieu et sur la religion (ce point-ci fort peu développé), et de diverses théories que j'avais concernant l'optimisme, le pessimisme, et sur ce que doit être le dernier espoir du monde ; un livre où le nom de Browning paraissait tout de même de temps en temps ; introduit, pourrais-je presque dire, avec une adresse remarquable, et tout au moins avec une apparence décente de périodicité. Il y avait dans ce livre très peu de faits proprement biographiques, et presque tous ceux qui s'y trouvaient étaient inexacts. Mais une chose y est enterrée quelque part ; je crains que ce soit plutôt ma propre enfance que la biographie de Browning.

J'ai poursuivi le récit de cette partie, la partie littéraire, de ma biographie, devançant ainsi les autres parties. Mais il était évident, longtemps avant tout ceci, que le centre de gravité de ma vie avait glissé de ce que, pour rester courtois, nous appellerons « les beaux-arts », à ce que, pour rester non moins courtois, nous appellerons « la littérature ». L'agent de ce changement de direction fut, dans le premier cas, mon ami Ernest Hodder Williams<sup>27</sup>, qui fut plus tard le chef de la maison d'édition bien connue. Il suivait des cours de latin

26. Collection de biographies littéraires, peut-être la plus célèbre collection anglaise, fondée par Lord Morley, note 38, chap. V.

27. Sir (John) Ernest Hodder Williams (1876-1927) créé chevalier en 1919. Président du conseil d'administration de la célèbre maison d'édition : Hodder and Stoughton Ltd, et de Wakley and Son Ltd ; propriétaire du plus célèbre périodique médical anglais : *The Lancet*.

et d'anglais à University College<sup>28</sup>, tandis que moi-même suivais (ou ne suivais pas) les cours d'art de la Slade School<sup>29</sup>. Je le rencontrai au cours d'anglais ; pour cette raison, je puis me vanter de compter parmi les nombreux élèves qui sont restés reconnaissants au professeur W.P. Ker<sup>30</sup> de son enseignement extraordinairement vivant et de son influence stimulante. La plupart des autres étudiants qui suivaient son cours préparaient des examens ; je n'avais même pas cet objectif, dans cette période de ma vie dénuée d'objectif. Il en advint que j'acquis une réputation absolument imméritée de dévouement désintéressé à la culture pour elle-même ; une fois, j'eus l'honneur de représenter seul la totalité de l'auditoire du professeur Ker. Il fit ce jour-là un cours aussi sérieux, aussi fouillé que jamais, mais dans un style peut-être un peu plus familier ; il me posa quelques questions sur mes lectures ; et, comme je disais je ne sais plus quoi de la poésie de Pope<sup>31</sup>, il me dit avec une satisfaction évidente : « Ah ! je vois que vous avez été bien

28. Voir note 36, chap. III.

29. Nom d'une école des beaux-arts de Londres.

30. William Paton Ker (1855-1923), (prononcez : Kar), né à Glasgow, études à Glasgow et à Balliol ; fut professeur d'anglais à Cardiff (1883) ; à Londres (1889) et professeur de poésie à Oxford (1920). Orateur, conférencier et écrivain d'une vitalité et d'une érudition prodigieuses, a publié : *Epic and Romance* (1897) ; *The dark Ages* (1904) ; *The art of poetry* (1923), etc.

31. Alexandre Pope (1688-1744), poète classique et philosophe, chronologiquement le second des dictateurs littéraires anglais (voir note 22, chap. I et 28, chap. III). Il débutait dans la poésie quand le premier dictateur, Dryden (voir note 9, chap. I) mourut. Publia son *Ode on Solitude* à 12 ans, et perdit la santé par excès de travaux intellectuels. Immenses étaient ses ambitions : mais son instruction demeura très imparfaite par défaut de méthode et aussi parce que, catholique romain, il ne pouvait fréquenter aucune des deux grandes Universités. A publié *Pastorals* (1709), ouvrage qui fut abondamment commenté par les critiques ses contemporains. Son poème *Essay on criticism* (1711) le plaça au premier rang des hommes de lettres de son temps. Il écrit *The rape of the lock* — La Boucle volée — (1714) ; puis une édition, pas très bonne, de Shakespeare (1725), et *Essay on Man* (1733). Dans l'intervalle, la fortune et la célébrité vinrent à lui, grâce à une traduction de l'Illiade d'Homère (1713 à 1720), bien que cette traduction fût loin d'être parfaite ; et la postérité a sanctionné le jugement de l'évêque Richard Bentley (1662-1742), président du Trinity College de Cambridge : « It is a pretty poem, Mr Pope, but you must not call it Homer ! » (Joli poème, M. Pope, mais vous avez tort de l'appeler Homère).

En 1725-26, il publia également une traduction de l'*Odyssée*, qui eut moins de succès.

Entre 1727 et 1732, Pope et Swift (voir note 30, chap. VI), publièrent ensemble *Miscellanies* qui produisit sur ceux qui y étaient nommés une telle fureur que Pope

élevé ». Pope était traité sans justice de la part de cette génération des admirateurs de Shelley et de Swinburne.

Hodder Williams et moi parlâmes souvent littérature après ces conférences littéraires ; il en conçut l'idée, une idée fixe, que j'étais capable d'écrire ; illusion qu'il conserva jusqu'à sa mort. En conséquence, et en fonction de mes études prétendues artistiques, il me passa quelques livres d'art en me priant d'en rendre compte ; ces comptes-rendus étaient destinés à *The Bookman*<sup>32</sup>, le célèbre périodique de sa maison, et de sa famille. Je n'ai pas besoin de dire que, ayant complètement échoué dans l'art d'apprendre à dessiner et à peindre, je fus très à l'aise pour me lancer dans des critiques sur les côtés faibles de Rubens, ou sur le talent mal dirigé du Tintoret. J'avais découvert la plus facile de toutes les professions ; j'ai continué depuis lors.

Quand je considère tout cela, et, du reste, toute ma vie en général, avec le recul nécessaire, la chose qui me frappe le plus, c'est la chance extraordinaire que j'ai eue. J'ai plaidé la cause de l'histoire morale ; mais je conviens qu'il est contraire à tous les principes normaux qu'une telle mesure de chance ait été dispensée à l'apprenti paresseux que j'ai été. Dans le cas de mon association avec Hodder Williams, ce fut contre toute raison qu'un être à ce point anticommercial pût devenir l'ami d'un homme ayant à ce point le sens des affaires. Dans le cas du choix d'un métier, il fut outrageusement injuste qu'un homme pût réussir à devenir journaliste pour l'unique raison qu'il n'avait pu être un artiste. Je dis un métier, non une profession ; car

fut amené à écrire (1728) un long poème intitulé : *Dunciad* (de « dunce » = cancre), où l'évêque Richard Bentley ne fut pas épargné (vol. IV, vers 20 et suiv.).

Pope fut un versificateur habile et un satiriste mordant, surtout aux dépens de ses amis. Il avait probablement plus d'esprit que Dryden, mais peut-être moins de génie. Ce fut surtout un imitateur, plutôt qu'un poète original ; il n'en est pas moins l'une des colonnes du classicisme anglais. Sa vanité était insatiable ; sa rancune ne l'était pas moins ; il a montré une préférence remarquable pour les sentiers sinueux plutôt que pour les voies directes ; mais il était indubitablement capable d'un grand attachement et sa compassion en présence de la misère ou de la souffrance était authentique et sincère, peut-être parce qu'il était lui-même débile, voire légèrement difforme et presque un nain par la taille. Sa vie ne fut « qu'une longue maladie ».

32. Revue littéraire qui a cessé d'exister vers 1935, date à laquelle elle a fusionné avec le *London Mercury* ; puis toutes deux ont fusionné avec *Life and Letters To Day* (1939).

la seule chose que je puisse dire en ma faveur en ce qui concerne les deux métiers, c'est que mon attitude à leur égard ne fut jamais solennelle. Si donc on veut que j'aie exercé une profession, au moins n'ai-je jamais été un professeur. Mais, c'est encore dans un autre sens qu'il y eut, au cours de ces premières étapes, un élément de chance et même de hasard. Je veux dire que mon esprit demeura toujours très détaché, et presque ahuri ; et ces occasions qui me furent offertes furent des choses qui tombèrent sur moi à la façon de calamités. Dire que je n'étais pas ambitieux serait faire apparaître la chose beaucoup trop comme une vertu, alors que ce n'était chez moi qu'un défaut, un défaut pas trop disgracieux tout de même ; ce fut, plutôt, le singulier aveuglement de la jeunesse, que nous sommes bien capables d'observer chez les autres, mais que nous ne pouvons plus expliquer dès qu'il s'agit de nous. Mais, surtout, si j'en parle ici, c'est parce que cet aveuglement se rattache à la continuité de cette énigme de l'esprit, énigme d'ailleurs non résolue, à laquelle je faisais allusion au début de ce chapitre. La cause essentielle, c'est que mes yeux étaient tournés vers le dedans plutôt que vers le dehors, ce qui donnait, je crois bien, à ma personnalité morale un strabisme des moins attrayants. J'étais encore comme oppressé par le cauchemar métaphysique des négations sur l'esprit et sur la matière, plein de l'imagerie morbide du mal, portant comme un fardeau le mystère de mon cerveau et celui de mon corps ; mais dès cette époque, j'étais déjà en révolte contre l'un et l'autre ; déjà en train de m'efforcer d'établir une plus saine conception de la vie cosmique, quitte à courir le risque qu'elle s'égarât du côté de la santé. J'allais jusqu'à m'appeler un optimiste ; mais c'est que j'étais si terriblement près d'être un pessimiste. C'est la seule excuse que je puisse invoquer. Toute cette partie de mon expérience fut jetée plus tard dans le moule informe d'une œuvre de pure imagination que j'appelai : « *L'Homme qui était Jeudi* »<sup>33</sup>. À l'époque, le titre retint un peu l'attention et donna même naissance, dans les journaux, à bon nombre de plaisanteries. Les uns, faisant allusion à mes goûts prétendus pour la vie joyeuse, affectèrent de l'appeler « *l'Homme qui*

33. Traduit en français sous le titre « Le nommé Jeudi ».

*avait soif* »<sup>34</sup>. D'autres firent semblant de trouver tout naturel que le nommé Jeudi soit le frère noir du nommé Vendredi. Faisant preuve de plus de pénétration, d'autres encore le traitèrent comme un titre inspiré de la plus pure fantaisie, comme si j'eusse dit : « Celle qui était huit heures et demie », ou « La vache qui était demain soir ». Mais ce qui m'intéresse, c'est que personne ou presque, parmi ceux qui lurent le titre, ne parut avoir retenu le sous-titre ; lequel était « Un cauchemar », et qui fournissait la réponse à bon nombre de questions critiques.

J'insiste ici sur ce point parce qu'il est de quelque importance pour la compréhension de ce temps-là. On m'a souvent demandé ce que j'entends par le monstrueux ogre de pantomime qui, dans ce récit, s'appelle Dimanche ; certains ont suggéré, pas trop faussement dans un certain sens, que je l'avais mis là comme un symbole blasphématoire du Créateur. Or la question, c'est que toute l'histoire est un cauchemar de choses ; de choses qui sont, non point telles qu'elles sont, mais telles qu'elles apparaissaient au jeune demi-pessimiste des années qui ont suivi 90 ; l'ogre, qui paraît brutal, mais qui, d'une façon assez mystérieuse, est également bienveillant, n'est pas tant Dieu, dans le sens religieux ou irréligieux, que la Nature telle qu'elle apparaît au panthéiste, au panthéiste dont le panthéisme cherche à se dégager laborieusement du pessimisme. Pour autant que l'histoire ait un sens en elle-même, elle fut conçue dans le dessein de peindre d'abord le monde dans ce qu'il a de pire, et de modifier le tableau de manière à suggérer que le monde n'est pas aussi noir qu'on l'avait peint d'abord. J'ai expliqué que toute l'affaire était le produit du nihilisme des années 90, dans ces lignes dédicatoires que j'écrivis pour mon ami Bentley, qui avait vécu la même période et connu les mêmes problèmes ; je lui disais, d'une manière un peu trop oratoire : « Qui comprendra, si ce n'est vous ? » En réponse à quoi un chroniqueur fit très sensément observer que si personne ne comprenait le livre, à l'exception de M. Bentley, il semblait déraisonnable de demander à d'autres de le lire.

34. Jeu de mots où G.K.C. rapproche « thirsty » (altéré) de « thursday » (jeudi). On a trouvé préférable de ne pas chercher une équivalence qui n'eût prouvé que de l'ingéniosité.

Si j'en parle pourtant ici, c'est que, bien que cet incident se produisît au début de mon histoire, il était appelé à prendre une tout autre signification avant la fin. Sans cette conséquence lointaine, le souvenir en pourrait paraître aussi dénué de sens que le livre lui-même ; mais pour l'instant, je ne puis qu'enregistrer ici les deux faits en faveur desquels je réussis, dans ce livre, d'une manière ou d'une autre, et dans un certain sens, à porter témoignage. Le premier, c'est que je tentais vaguement de créer un optimisme nouveau, fondé, non point sur le maximum, mais sur le minimum de bien. Je n'en voulais pas tant au pessimiste qui se plaignait qu'il y eût si peu de bien ; mais j'étais furieux et prêt à abattre de ma main le pessimiste qui demandait ce qu'il y avait de bon dans le bien. Le second fait, c'est que, dès les premiers jours même, voire pour les pires raisons, j'en savais déjà trop sur le mal pour prétendre à me débarrasser du mal. C'est ainsi que j'introduisis à la fin un personnage qui, réellement, et avec une pleine compréhension des choses, nie le bien et le défie de se justifier. Le Père Ronald Knox m'a dit, beaucoup plus tard, de cet air ironique qui était le sien, qu'il était convaincu que le reste du livre serait utilisé pour faire la preuve que j'étais un panthéiste et un païen, et que les critiques futurs des Livres Saints<sup>35</sup> n'auraient pas de peine à montrer que l'épisode de l'Accusateur était une interpolation faite par des prêtres.

Ce ne fut pas le cas ; en fait, ce fut tout à fait le contraire. À cette époque, j'eusse été tout aussi ennuyé que n'importe qui, si j'avais surpris un prêtre à se mêler de mes affaires ou à interpoler des passages de mon manuscrit. J'ai mis cette déclaration dans mon histoire, portant témoignage du mal suprême (qui n'est que l'impardonnable péché de ne pas souhaiter être pardonné), non parce que je l'avais appris de l'un des millions de prêtres que je n'avais jamais rencontrés, mais parce que je l'avais appris tout seul. J'étais déjà tout à fait certain que je pouvais, si je voulais, me retrancher de toute la vie de l'univers. Ma femme, quand on l'interroge sur ce qui l'a convertie au catholicisme, répond toujours : « C'est le diable ».

Mais ceci vient si longtemps après que cela n'a aucun rapport avec la philosophie tâtonnante et conjecturée de l'histoire en question.

35. Voir note 3, chap. I.

J'aime beaucoup mieux citer ici le tribut d'un type d'homme totalement différent, mais qui était néanmoins l'un des très rares qui n'eussent jamais rien compris à cet infortuné roman de ma jeunesse. C'était un psychanalyste distingué, de l'espèce la plus moderne, la plus scientifique. Ce n'était pas un prêtre, loin de là ; nous pourrions même dire (comme le Français à qui on demandait s'il avait déjeuné sur le bateau) : « Au contraire ! » Il ne croyait pas au diable, merci Dieu, s'il y a un Dieu à qui dire merci ; mais c'était un homme qui étudiait avec acharnement son propre sujet ; et mes cheveux se dressèrent sur ma tête quand il me dit qu'il avait trouvé très utile mon histoire de jeunesse ; qu'elle lui avait servi de correctif dans ses observations de clients morbides ; surtout le processus grâce auquel chacun des anarchistes diaboliques n'est plus, pour finir, qu'un bon citoyen déguisé. « Je connais un grand nombre d'hommes qui étaient sur le point de devenir fous », me disait-il avec gravité, « et qui furent sauvés parce qu'ils avaient réellement compris *L'Homme qui était Jeudi* ». Il doit avoir un peu exagéré dans le sens de la bienveillance. Il se peut, bien entendu, qu'il fût lui-même un peu fou ; mais, au fait, n'étais-je pas un peu fou moi-même ? Il n'en reste pas moins que je confesse me sentir un peu flatté de penser qu'au cours de cette période, qui fut celle de ma loufoquerie, je puis avoir été utile à d'autres loufoques.



Dessin humoristique de l'auteur  
(Chesterton signant un chèque à une fête de charité en 1912).

Hors-texte de l'édition originale.